

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



Petit Seminaire de Chicoutimi, 4 Juin 1898

L'APPEL DE DIEU

OU
PRIERE D'UN ENFANT PAUVRE

Dans une église des RR. PP. Obéiss

L'église est déserte et les ombres,
Tombant avec la fin du jour,
Ont étendu leurs voiles sombres
Dans le temple où veille l'Amour.

Comme tout est calme et repose !
Pas un bruit et pas une voix !...
Seul avec l'âme Jésus cause,
Et l'invite à porter sa croix...

Dans ce silence plein de vie,
L'homme à genoux devant l'autel
Éprouve en son âme ravie
Un pieux avant-goût du ciel...

Si les bruits du dehors respectant ce cénacle
Se taisent cette nuit pour éclater demain,
Une voix plus intime au pied du tabernacle
S'élève avec des pleurs dans l'ombre du lieu [saint].

Ecoutez ces accents, et recueillez ces larmes ;
C'est la puissante voix d'un ami de Jésus ;
Et des pleurs qu'il répand rien n'égale les [charmes :
Pour devenir apôtre il les a répandus :

"O grand Dieu que j'adore ici dans le silence,
"Vous savez mes désirs, vous qui sondez mon [cœur ;
"Vous m'avez appelé dès ma plus tendre en- [fance :

"Soyez mon protecteur.

"Si pour vous mieux aimer je quitte mon [vieux père,
"Si pour vous obéir je me fais orphelin,
"Vous n'aurez pas voulu de votre enfant, j'es- [père,

"Ce sacrifice en vain.

"Je veux franchir pour vous cette pieuse en- [ceinte,

"Fortifier mon âme en priant sous ce toit,
"Et devenir un jour, par amour et sans [crainte,

"Le héraut de la foi.

"Je voudrais parcourir ces lointaines contrées,
"Où tant de vos enfants ignorent votre nom,
"Pour leur dire tout bas les paroles sacrées
"Qui donnent le pardon.

"Mais je suis jeune encore, l'avenir m'inquiète :
"Sans argent, sans amis... pardon ! j'ai blas- [phémé !...

"Marie, à votre Fils présentez ma requête,
"Vous qui m'avez aimé !

"Du poids de sa douleur mon âme fut troublée :
"Quand gronde la tempête elle croit tout [perdu ;

"Mais votre douce voix l'a déjà consolée,
"Et l'espoir m'est rendu.

"Non, je ne devrai pas, en ce jour de détresse,
"A mon rêve cheri dire un suprême adieu ;
"Car vous cueillez mes pleurs, ô Vierge de [tendresse,

"Et les portez à Dieu..."

Puis le pauvre enfant se relève,
Plein de courage et souriant :
Car il a vu, comme en un rêve,
La couronne qu'il rêve tant.

L'église est déserte et les ombres,
Tombant avec la fin du jour,
Recèlent dans leurs voiles sombres
Le secret du divin amour...

Le lendemain au monastère,
L'enfant, joyeux, chantait au cœur :
Dieu voulut bénir sa prière,
En lui donnant un protecteur.

A. DE SAINT-ANSELME.

UN CONGÉ BIEN EMPLOYÉ

Jeudi de cette semaine, MM. les Séminaristes ont nolisé une vaste chaloupe et sont allés en pique-nique aux Terres-Rouges.

De leur côté, les choristes de l'Union Sainte-Cécile ont aussi trouvé le bonheur quoique en prenant une direction contraire. Ces habiles gens, munis de la bienveillante permission de M. J.-D. Guay, maire de Chicoutimi, surent détourner le beau vapeur *Marie-Louise* de sa traversée régulière entre Chicoutimi et Sainte-Anne, et s'en allèrent dîner sur l'îlet de Saint-Alexis dans la baie des Ha! Ha! — Et les autres élèves, comment passèrent-ils ce congé? — Vous ne devinez pas? Ils jouèrent au... *baseball!*

PREMIERS ET SECONDS

DU MOIS DE MAI

Philosophie senior : 1er, M. J. Sheehy ; 2e, M. P. Perron.

Philosophie junior : 1er, M. Edmond Duchesne ; 2e, M. J.-A. Tremblay.

Rhétorique : 1er, M. Ed. Cauchon ; 2e, M. Edmour Côté.

Belles-Lettres : 1er, M. Ph. Boulianne ; 2e, M. Ths Duperré.

Versification : 1er, M. L. Boily ; 2e, M. O. Bergeron.

Humanités : 1er, M. Erroll Lindsay ; 2e, M. Ths Jalbert.

Classe d'affaires : 1er, M. P. Bergeron ; 2e, M. Ern. Bourgoing.

Quatrième : 1er, M. M. Beaulieu ; 2e, M. L. Gauthier.

Troisième : 1er, M. Alp. Bonenfant ; 2e, M. E. Maltais.

Seconde : 1er, M. S. Desjardins ; 2e, M. Edm. Savard.

Première : 1er, M. A. Laberge ; 2e, M. Ern. Blackburn.

On offre en vente une collection absolument complète de l'*Oiseau-Mouche*. S'adresser au Gérant du journal.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 centes par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

HUBERT BRASSARD,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 4 juin 1898

On l'a inventé trop tard

Car, si on l'avait inventé—le phonographe—il y a seulement dix-neuf siècles, il y aurait au moins une question sur laquelle tout le monde serait d'accord, celle de la prononciation du latin. Or, l'invention ne date que d'un petit nombre d'années. Aussi, voilà les Canadiens-Français encore partis en guerre, les uns contre les autres, sur la grave affaire de savoir s'il faut continuer ou non de prononcer le latin comme nous avons fait jusqu'ici. On se lance, de part et d'autre, de formidables arguments, qui se neutralisent pas mal les uns les autres. Puis le silence se fera, et les choses continueront d'aller comme auparavant. Dans une dizaine d'années, la discussion recommencera, avec des résultats identiques. Et ainsi de suite, tant que l'on parlera français dans la vallée du Saint-Laurent.

Cela me console joliment, de penser que nous ne changerons pas notre manière de prononcer le latin. Car je suis d'avis que nous devons, de ce côté de l'Atlantique, rester Français autant que nous le pourrons, même en parlant latin. Et je trouve qu'il y a déjà trop de vieilles et chères choses de France que nous avons, chemin faisant, laissé tomber sans les ramasser.—Voyons! Pourrions-nous consentir à ne plus pouvoir nous entendre, en latin, avec les Français de l'autre bord ?

Et puis il me semble qu'entreprendre de changer la façon de prononcer une langue, chez

tout un peuple, est une entreprise à peine réalisable, à moins d'y mettre des siècles. Il y a déjà une trentaine d'années que l'on a commencé sérieusement à moderniser en ce pays la prononciation française ; et l'on peut dire qu'en cette affaire l'on n'a pas encore atteint les classes populaires. Même chez les gens instruits, il reste énormément à faire. Judgeons par là du temps qu'il faudrait pour rendre générale, en Canada, une réforme de la prononciation du latin. C'est à savoir si nous aurions le temps d'y arriver avant la fin du monde!

Du côté des antiréformistes, on a parlé de la difficulté qu'il y aurait à inculquer aux enfants des écoles primaires une *troisième* façon de prononcer les mêmes lettres, alors que l'on obtient déjà si peu de succès dans l'enseignement de la *deuxième* (celle de l'anglais). On a encore insisté sur le désarroi qui serait, au lutrin de toutes nos églises, le premier résultat de la réforme. Voilà des arguments dont la solidité n'est pas contestable. Comptez bien que les prêtres et les chantes parvenus à un certain âge ne vont pas se mettre à apprendre une nouvelle langue! C'est-à-dire que, durant une quarantaine d'années, ce serait dans nos églises la plus parfaite confusion des langues qu'on aurait jamais vue en aucun pays du monde.

J'ajoute une remarque qui n'a pas encore, à ce que je pense, été expressément formulée par aucun des combattants. Si vous changez tout d'un coup notre mode de prononciation latine, vous désintéressez tout le peuple de la langue de l'Église. Il ne manque pas, dans nos paroisses, de bons fidèles qui aiment à suivre, dans leur livre, le chant de la messe et des vêpres, et même à unir discrètement leur voix à celles des chantes. Ces gens-là, à leur âge, n'apprendront pas de nouveau à lire le latin. S'ils tentent l'aventure, ne pouvant se rendre compte par eux-mêmes des principes du nouveau mode, ils liront ou chanteront des choses absolument cocasses. Je ne crois pas que la dévotion ait à gagner dans les hasards d'une telle entreprise.

Après tout, je ne suis pas opposé, en principe, comme on pourrait le croire d'après ce qui précède, à ce que l'on en vienne à adopter

chez nous la façon romaine de prononcer le latin. Je trouve même qu'il serait désirable d'établir, en cette matière aussi, l'unité complète dans l'Église. Seulement, je voudrais que nous attendissions que la France prit les devants : nous la suivrions ou l'accompagnerions alors de notre mieux. Je voudrais surtout que la réforme procédât par degrés presque insensibles : car il n'y a pas d'autres moyens de faire mouvoir une multitude avec l'ensemble désirable et sans que la confusion se mette dans les rangs. Cela veut dire, encore une fois, que l'on ne peut compter, avant très longtemps, sur la réalisation complète de la réforme proposée.—Discutons autant que nous voudrions : personne de nous ne verra la prononciation romaine du latin se généraliser dans la province de Québec.

Pour revenir au phonographe du commencement de cet article, s'il avait existé du temps de Cicéron, nous aurions la joie de prononcer le latin comme on le prononçait alors ; et nous pourrions réserver nos efforts pour une autre réforme fort importante : celle du français que nous parlons en l'émaillant de barbarismes, de solécismes et d'anglicismes à faire dresser les cheveux sur la tête même la plus chauve... Il y aurait bien encore à réformer notre prononciation du grec,—sans compter celle de l'anglais ; sans compter aussi une foule d'autres réformes dont l'énumération serait d'une belle longueur. Voilà de quoi occuper longtemps les grands bavards que nous sommes.

Tout de même, pour en finir avec le phonographe, voit-on assez que cet instrument est un objet de linguistique dont l'importance ne saurait être dépassée ? Grâce à lui, aucune des langues contemporaines ne pourra mourir, ou du moins mourir entièrement. *Non omnis moriar* : C'est le cas de redire, pour chacune d'elles, ce mot très heureux d'un Romain—qui prononçait cela je ne sais trop comment.

ORNIS.

Les écumeurs de tonnes

Jadis, un rédacteur de l'*Oiseau-Mouche* découvrit dans Québec un

sport ignoré de beaucoup de gens: la pêche de l'éperlan, — ce fin poisson nacré, qui brille, dans le miroitement des petites vagues d'argent, aux soleils obliques des soirs d'automne. Il avait été réservé à un Chicoutimois de faire connaître au monde les pêcheurs silencieux et mornes de la cité de Champlain.

Eh bien, dans ce même vieux Québec, plein de choses étranges, je crois avoir aussi fait une découverte; et à côté des pêcheurs à la ligne, désormais immortels, je voudrais placer les *écumeurs de tonnes*.

Après votre journée faite, êtes-vous jamais allé flâner sur les quais, dans l'encombrement des ballots, des cordages et des ancres?... Cris des manœuvres, appels des matelots, grincement des palans, clapotis de l'eau sur les bordages, heurts sourds des marchandises qui s'entre-choquent, respiration essouffée des remorqueurs qui courent sous les beauprés, tout cela est singulièrement intéressant. Pour qui sait voir et écouter, flâner sur les quais vaut bien ce que les poètes, en leur langage trompeur, appellent "courir la lande." Ceux qui parlent ainsi de courses emmy les champs, bien souvent ne quittent guère leur cabinet de travail; seule, leur imagination voyage; et les fleurs dont ils émaillent leurs récits, naissent, éclosent et se développent au pays des chimères. Il n'en va pas ainsi de ce qui se passe sur les quais: il faut avoir vu cela, de ses yeux vu, pour en pouvoir parler. Quel poète, si puissant que soit son imagination, pourrait inventer l'industrie, à la fois humble et alléchante, des *écumeurs de tonnes*?

Cette industrie, réduite à sa plus simple expression, demande un matériel peu considérable: un tonneau de mélasse, une chaudière, une cuiller, et un gamin. Généralement, il est vrai, l'exploitation se fait sur une plus grande échelle; mais le matériel n'en est pas plus compliqué: seulement il y a alors plusieurs tonneaux de mélasse, plusieurs chaudières, plusieurs cuillers, et plusieurs gamins.

Voici comment s'exerce, dans le port de Québec, l'industrie des *écumeurs*.

Chaque été, des navires, venus plus ou moins de la Barbade, déposent sur nos quais leurs cargaisons de grosses tonnes, pleines d'un sirop épais et noirâtre, der-

nier résidu de la cristallisation du sucre. On range ces tonnes côte à côte, par grandes files.

Or, la mélasse, agitée, échauffée, durant le voyage, entre en fermentation, filtre au travers des douves mal jointes, s'échappe par les bondes mal fermées, et coule en écume jaunâtre sur les tonnes alignées.

Alors, dans la mansarde dénuée du pauvre, les enfants se disent: — "Allons au sirop!"

Aller au sirop...ô volupté! A ces seuls mots, le regard s'allume et l'eau vient à la bouche. C'est qu'on n'en mange pas tous les jours, du sirop!

"Se n'en manjo pas chasque jour!" comme dit le poète provençal.

Vite, les petits se munissent d'une chaudière, d'un vaisseau quelconque, d'une cuiller, et partent pour la récolte. La moisson, ce sera la mousse blonde qui couvre les bondons écumeux. Et l'on s'appelle, et l'on s'annonce la bonne aubaine, et une nuée de petits *écumeurs* s'abat sur la cargaison fraîchement débarquée.

C'est plaisir de voir tous ces gamins courir entre les tonneaux, recueillir à l'aide de leurs cuillers le précieux liquide et le déposer dans leurs chaudières, s'appeler les uns les autres quand il se produit une coulée extraordinaire, et de temps en temps goûter un tantinet à leur provision de mélasse. Parfois, un bondon saute, et ce sont des cris de joie: — "Oh! du pur sirop!"

Quand enfin toutes les tonnes sont écumées, chacun s'en retourne chez lui, emportant de quoi régaler toute la famille.

Sans doute, le produit de cette industrie singulière n'est pas des plus purs. Un délicat aurait des soulèvements de cœur devant cette mélasse en fermentation, raclée sur des tonneaux malpropres par des bambins en guenilles; il y trouverait des choses innommées, ramassées au hasard de la cuiller avec la bave des tonnes. Mais les misérables, pour qui tout est peine et misère, ont le cœur plus solidement assis; et une croûte recouverte de cette écume généreuse, est, paraît-il, un grand régal, pour qui d'ordinaire mange son pain sec.

DENIS RUTHBAN.

Un mot à nos abonnées

Le prochain numéro de *l'Oiseau-Mouche* sera le dernier de l'année scolaire. Nous en retarderons probablement la publication de plusieurs jours, afin de pouvoir y insérer les dernières nouvelles de fin d'année, résultats des examens, etc.

Dans le numéro de cette semaine, nous voulons un peu crier famine et gourmander un bon nombre de nos abonnés, qui oublient vraiment trop de s'acquitter envers nous. Holà! les consciences! Réveillez-vous! Ce n'est pas, toutefois, qu'on refuse de payer son abonnement; mais on n'y pense pas. C'est ainsi qu'il y a bien six ou sept cents de nos amis qui, à l'arrivée de chaque numéro, se disent ponctuellement: "Tiens!... Quand on pense que je n'ai pas encore payé mon *Oiseau-Mouche*! Cette fois, pour sûr, je vais le payer tout de suite. Je leur écrirai... demain! Du reste, ce n'est pas faute de mes 50cts que le journal périra!" On se fie les uns sur les autres. Or, *les autres se fiant* de même sur *les uns*, il en résulte que nous ne recevons rien du tout, et que, pour payer nos dépenses, il nous faut emprunter à gros intérêts. C'est cela qui fait joliment notre affaire.

Le comble de l'extraordinaire, c'est qu'il y a d'aimables amis qu'amusement nos cris de détresse, et qui jouissent superlativement de voir *l'Oiseau-Mouche* tirer la langue de toute sa longueur. Devant ce raffinement de barbarie, nous avons résolu de ne plus nous plaindre de la façon "charmante" qu'ils disent. Et nous y allons cette fois assez brutalement. A férocité, férocité et demie.

Voyons, cette fois, qu'on ne remette plus l'affaire à demain. Que tout de suite, après avoir lu ce qui précède et sans prendre le temps de lire ce qui suit, on retire du portemonnaie les 50 cts qu'il faut, et qu'on nous les envoie sur l'heure. Demain, il serait trop tard. — Et nous oublierons entièrement le passé.

D'autant que nous avons, nous aussi, du passé à nous faire pardonner. Nous devons avouer que l'administration du journal est presque aussi défectueuse que possible. Cela tient à plusieurs causes qu'il serait fort inutile d'étudier ici. Assurons seulement nos amis qu'après les vacances nous ferons d'héroïques efforts pour mettre ce département administratif sur un pied de régularité tel, ... qu'il sera bien difficile à nos abonnés de se rendre désormais coupables de négligence à notre endroit. Donc, si l'on tient à avoir la vie douce l'automne prochain, si l'on veut éviter cent et mille tracasseries toutes extrêmement ennuyeuses, eh bien, c'est très simple: qu'on nous envoie, avant les vacances, les pièces de 50 cts que l'on nous doit!

La forme chrétienne de l'assurance populaire. Essai sur la Mutualité, par J.-M. Amédée Denault, L. L. B., Montréal, 1898.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, il y a bien des années de cela, que quelconque entrant dans la franc-maçonnerie y trouvait protection et avantages matériels de toute sorte! D'aucuns même, trompés par les apparences, allaient jusqu'à soutenir que cette secte, en dépit des condamnations dont l'avait frappée tour à tour les souverains pontifes, n'était, du moins en Angleterre et en Amérique, qu'une simple société de bienfaisance et de secours mutuel, nullement animée de mauvaises sentiments à l'égard de l'Église.

De fait, un très grand nombre d'associations dites de bienfaisance et de secours mutuel, sont, à l'insu du plus grand nombre de leurs membres, affiliées à la franc-maçonnerie; c'est même par ce moyen que la secte infâme fait le plus de ravages et accroît davantage sa puissance. Cette tactique lui permet d'enrôler sous sa bannière, sans qu'ils

s'en doutent, beaucoup d'hommes de bonne foi, des catholiques sincères et des citoyens modèles, qui obéissent à des chefs qu'ils ne connaissent pas, et mettent ainsi, sans le savoir, tout le crédit d'une probité reconnue et d'un inviolable attachement à leur foi, au service de leur plus mortel ennemi. Ainsi s'explique l'influence énorme exercée par la franc-maçonnerie dans le conseil des gouvernements et jusque dans les comices populaires.

Ce côté particulièrement dangereux de la secte a été indiqué avec une admirable précision par S. S. Léon XIII, dans son encyclique *Humanum genus*. "Nous avons affaire à un ennemi rusé et fécond en artifices, dit-il. Il excelle à chatouiller agréablement les oreilles des princes et des peuples; il a su prendre les uns et les autres par la douceur de ses maximes et l'appât de ses flatteries. Les princes? Les francs-maçons se sont insinués dans leurs faveurs sous le masque de l'amitié, pour faire d'eux des alliés et de puissants auxiliaires, à l'aide desquels ils oppriment plus sûrement les catholiques..... Les peuples? Ils se jouent d'eux en les flattant par des procédés semblables. Ils ont toujours à la bouche les mots de "liberté" et de "prospérité publique."

Il ne suffit pas de signaler le mal, il faut aussi indiquer les moyens de le conjurer. C'est ce que fait Léon XIII.

"En premier lieu, dit-il, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites-la voir telle qu'elle est."

Ensuite, puisque c'est par l'association qu'elle étend son action néfaste, il faut que les catholiques, en usant du même moyen, lui arrachent "ceux qui n'échappent à la misère qu'au prix du travail de leurs mains", c'est-à-dire les ouvriers, les prolétaires. "Il faut donc, ajoute-t-il, leur venir en aide avec une grande habileté et leur ouvrir les rangs d'associations honnêtes pour les empêcher d'être enrôlés dans les mauvaises."

S'inspirant de ces conseils de S. S. Léon XIII, les catholiques de la province de Québec ont déjà tenté d'établir, sur le terrain de la mutualité, plusieurs associations d'un caractère essentiellement catholique et national. Si toutes ces entreprises n'ont pas réussi comme on pouvait s'y attendre, cela est dû à l'inexpérience de leurs promoteurs. Mais dans l'intervalle, on a étudié à fond cette question de la mutualité; l'expérience du passé a ouvert les yeux aux mutualistes sur les causes de leurs insuccès, et d'autres sociétés se sont fondées, avec un système d'assurance plus rationnel et des garanties plus certaines. Telle est l'Union Franco-Canadienne, qui a acquis dans ces derniers temps un si rapide accroissement.

Le 1er vice-président de cette institution, monsieur J.-M.-A. Denault, vient de livrer à la publicité, dans une brochure d'une centaine de pages, le fruit de ses études sur cette question de la mutualité. M. Denault est un penseur et un lettré; nous le louons fortement d'avoir tourné son talent du côté des études économiques et sociales; il y a là un vaste champ ouvert à son zèle et à ses aptitudes. Son "Essai sur la mutualité" est une œuvre mûrie et dénote une haute compétence en cette matière. Que nos lecteurs veuillent bien se procurer cet ouvrage, en s'adressant à l'auteur, — 73, rue Saint-Jacques, Montréal —; dans quelques heures d'une agréable lecture, ils recueilleront une foule de précieux renseignements sur une question qui intéresse au plus haut point l'avenir de la nationalité canadienne-française. L'auteur fait de fréquents emprunts à un autre ouvrage du même genre que nous avons déjà signalé dans *L'Oiseau-Mouche*, et qui est dû à la plume de M. Robillard, le secrétaire général et l'organisateur en chef de l'Union Franco-Canadienne. Nous ne saurions clore cet article sans rendre un juste tribut d'hommages à ce mutualiste distingué qui, avec un zèle que rien ne rebute, a su mettre sur un si excellent pied l'institution dont il est vraiment l'âme dirigeante.

JACQUES-CŒUR.

Les vacances d'un reporter

(Suite)

... par exemple, vous apercevez devant vous, dans un lointain modéré, une jolie cataracte que fait la Mistassini en arrivant dans le bassin qui nous occupe. Vers l'endroit même de cette chute, il y a un pont en bois, de proportions grandioses et de facture très remarquable, qui rappellera aux générations futures la bienveillance éclairée du gouvernement Taillon. — Le lecteur, étonné de me voir entrer ici dans le domaine de la politique, voudra bien observer qu'en un autre endroit de mon récit, s'il se continue, je célébrerai, à propos d'un autre pont qui se trouve ailleurs, mais sur une rivière aussi, je célébrerai, dis-je, la gloire du gouvernement libéral qui le fit construire. Et, de la sorte, on verra se rétablir l'équilibre que je fais effort pour garder, dans ce travail, entre les deux partis qui font alternativement le bonheur de notre peuple.

Vous n'avez pas fini d'admirer la cataracte et son pont de bois, que vous voilà arrivé à l'estuaire d'un gros affluent de la Mistassini, qui se nomme "Mistassibi." Et juste à l'angle septentrional formé par la réunion des deux rivières, repose paisiblement une jetée toute neuve qui proclame en son muet langage la munificence du gouvernement d'Ottawa. Cette jetée, c'est le débarcadère de Mistassini.

* * *

Car, c'est facile à deviner, nous sommes enfin arrivés à Mistassini, le terme de notre voyage. Nous l'avons bien gagné, après un trajet si long, que nous avons mis tout près de dix mois à résumer pour nos lecteurs.

Nous débarquons donc sans trop de regret. Nous sommés sur le vaste domaine des révérends Pères Trappistes, dont la propriété est bornée sur un côté par la rivière Mistassini, sur un autre côté par la Mistassibi, et sur les deux autres par la forêt qui s'étend jusqu'au pôle Nord.

Le monastère se trouve à une distance assez longue du débarcadère, ce qui nous fournit l'occasion de traverser une partie de l'exploitation agricole des Trappistes. Nous y voyons, sur les d

vers morceaux de terrain, la colonisation sous tous ses aspects: forêt à peine abattue, squelettes décharnés des arbres noircis par le feu, souches persistant sur un sol déjà cultivé, moissons se dorant aux rayons du soleil d'automne. Bref, l'enthousiasme vous enlève malgré vous; et l'on en profite pour dévorer, d'un pied léger, l'espace qu'il faut parcourir.

Voilà le monastère, pauvre construction de bois, qui est, pour le moment, la Trappe de Mistassini, où nous sommes accueillis comme des frères. C'est pour le coup que je me crois transporté en plein moyen âge à la vue de ces moines qui, les uns en robe blanche, les autres en robe brune, circulent, glissent de ci, de là, s'occupent des travaux domestiques, du soin des étables, de la beurrerie, de la scierie. Nouvel accès d'enthousiasme, que cette fois je ne pris pas la peine de retenir et qui me fit presque commettre des folies.

O.

(A suivre.)

CHOSSES SPORTIQUES

Non, jamais on ne l'aurait prévu! Voilà les sports anglais qui passionnent notre jeunesse! Cela commença par le hockey, qui a fait fureur tout l'hiver dernier. C'est maintenant le football et surtout le baseball. Le baseball, il n'y a plus que cela. C'est la même chose chez les jeunes gens de la ville.

Pour ce qui est de nous, il n'y a pas moins de cinq clubs de baseball au Séminaire. Chez les Pensionnaires, ce sont les clubs Racine (grands), Huard (moyens), Bégin (petits); chez les Externes, il y a les clubs Champlain (grands) et Labrecque (petits.) Où allons-nous!

Tous ces clubs-là luttent entre eux ou avec les clubs de la ville, et la victoire capricieuse donne à ces combats des issues diverses. La plus récente de ces joutes eut lieu avant-hier, entre le club National (composé des petits employés du Château-Saguenay) et notre club Bégin.

L'*Oiseau-Mouche* va-t-il se voir tenu, à l'exemple de ses confrères des universités et collèges anglais ou américains, de consacrer une ou deux de ses colonnes, en chaque numéro, aux nouvelles et informations sportives? Il ne manquerait plus que cela.

En attendant, les muscles se durcissent; l'appétit s'ouvre tout grand (au désespoir de M. l'Économe); la santé s'affermi (à la barbe de MM. les médecins); la noire dyspepsie n'existe plus que dans le dictionnaire, à son rang alphabétique.

Somme toute, vive le sport qui rend nos... boys vigoureux et joyeux!